

Nul mieux que moi ne connaît la difficulté de sa tâche.

Georges Binhas est un homme. Il s'en tirera.

27 Janvier

Encore Bizerte.

Nous recevons ce matin un message nous avisant qu'un travailleur nommé Hababou, surpris au moment où il s'évadait, a été abattu à coup de fusil par une sentinelle allemande.

Le chiffre des évasions dépasse 200.

On a voulu faire un exemple.

Pauvre petit.

28 Janvier

Je pars de bonne heure à Bizerte en compagnie de Sfez.

L'auto grise ne paie vraiment pas de mine.

Un garde-boue a été arraché. Les garnitures intérieures sont en loques. Les portières, mal ajustées font un bruit d'enfer.

Les freins fonctionnent mal et la voiture s'arrête... quand elle veill.

Sfez est imperturbable et conduit avec autant d'assurance que s'il était au volant d'une Rolls.

Nous nous arrêtons quelques minutes à l'aérodrome de Sidi-Ahmed.

Nous avons là 200 travailleurs comprenant le contingent déplacé de l'Aouina le 9, complété par 50 hommes de renfort.

L'impression est excellente.

Les hommes ont bon moral. Ils mangent bien.

Les gradés allemands sont humains et ne les bousculent pas.

Je retrouve mon cocher-boxeur qui me tend la main à la loyale.

Le mérite de cette bonne organisation revient pour

une grande part au Chef de camp Henry Bismut et à son adjoint Alex Bonan, mutilé à 75 %, rapatrié d'un stalag.

Je félicite chaleureusement ces deux chefs.

• • •

Nous voici à Bizerte. L'ambiance est nettement différente.

Je suis accueilli par des cris hostiles.

Je me dirige vers le bureau du Camp. La foule massée devant la porte, scande sur l'air des lampions « la relève », « la relève ».

Je réunis aussitôt les chefs de camps.

Voici Gilbert Taieb, champion de natation, un bel athlète qui a su s'imposer.

Jacques Krief, le frère de Georges, parti plein de bonnes intentions, mais déjà désabusé.

Kako Habib, croix de guerre 1939, gras et replet, toujours souriant.

Lucien Zarka, ancien prisonnier de guerre, grande gueule, mais bon garçon, attaché obstinément à défendre les prérogatives des anciens du premier départ.

Victor Sitbon, dit Tutor, gestionnaire du camp.

Bedoucha, ancien sergent, d'un calme imperturbable, d'un dévouement inlassable.

Je tiens aussitôt une conférence.

Je reproche aux chefs de n'avoir pas su conserver leur autorité, d'avoir laissé décliner le moral du camp.

Mes interlocuteurs me décrivent les bombardements terrifiants et presque quotidiens qu'ils ont dû subir.

Les travailleurs sont fréquemment brutalisés par les soldats allemands.

Il est certain que nos hommes arrachés de leurs boutiques ou de leurs bureaux sont mal préparés par un pareil régime.

D'autre part, les relèves de malades effectuées dans des conditions regrettables de désordre et de partialité ont provoqué une exaspération difficile à calmer.

Je reconnais que ces explications sont fondées mais quant à présent nous n'avons pas le choix.

Il faut tenir.

Je vais m'efforcer, grâce à mes services de police, de rassembler des contingents pour la relève.

Mais il faudra que le choix des hommes à remplacer soit irréprochable. Les malades, les pères de famille nombreuse doivent rentrer avant tous les autres.

Par ailleurs je vais essayer d'améliorer les conditions matérielles d'existence, demander un repos par roulement, obtenir des permissions.

Au cours de la discussion on entend une clameur. On se précipite au dehors.

Les travailleurs ont soulevé l'automobile et s'efforcent de la renverser. Ils veulent m'empêcher de repartir.

Il faut organiser un service de garde.

Je me présente au lieutenant Elfess, chef du détachement allemand.

Près de lui se tient un soldat de grande taille qui sert d'interprète mais qui intervient à tout moment dans la discussion pour donner son avis.

Ce secrétaire particulièrement agissant se nomme Rough. On dit qu'il est alsacien et qu'il a servi dans l'armée française.

J'ai déjà eu l'occasion de le rencontrer et nous n'avons pas précisément sympathisé.

Je présente mes requêtes.

Je demande la cessation de tous les mauvais traitements, l'octroi du repos hebdomadaire.

Le lieutenant, qui m'a écouté courtoisement, me répond qu'il serait disposé à examiner ces questions, si les évasions s'arrêtaient et si l'effectif du camp était rétabli.

Je proteste également contre l'exécution sommaire de Hababou.

Une tentative d'évasion pouvait être punie sans recourir à des procédés aussi inhumains.

« Ce sont des ordres supérieurs. On doit les exécuter », me répond l'officier.

Rough surenchérit avec une insistance particulière.

Finalement il est convenu que je ferai mon possible pour reconstituer l'effectif.

Quelques permissions sont accordées à titre d'essai.

Des ordres seront donnés pour interdire les châtements corporels, à condition que les chefs de groupes Juifs se chargent eux-mêmes de la discipline.

Le résultat de mon entretien est, somme toute, satisfaisant.

* * *

Après déjeuner je visite le camp.

Les chambres sont mal tenues. Les règles d'hygiène les plus élémentaires ne sont pas observées.

J'en fais l'observation aux chefs de groupe.

Puis j'écoute les doléances des hommes.

Chacun fait valoir son cas, explique ses raisons et conclut inévitablement qu'il doit être relevé sans retard.

Je m'évertue à expliquer les difficultés du recrutement, la carence totale des hommes convoqués.

J'expose les mesures que je compte prendre pour contraindre les récalcitrants, afin de permettre une relève équitable.

Je promets à ces hommes de faire tout mon possible, de ne jamais les abandonner.

Je quitte le camp à la nuit tombante, dans une atmosphère sensiblement détendue.

Le bombardement annoncé n'a pas eu lieu.